

INTRODUCTION

Comme tous les écrivains, Marguerite de Navarre est bénéficiaire, ou victime, de phénomènes de mode. On ne peut pas dire aujourd'hui, comme il y a quarante ou cinquante ans, qu'elle soit un auteur « oublié » de la littérature française. Elle ne fait toutefois pas partie des auteurs les plus connus, ni les plus étudiés. Un rapide tour d'horizon de l'historiographie la concernant devrait nous permettre de la situer avec un peu plus de précision.

La reine de Navarre est morte en décembre 1549, et Charles de Sainte-Marthe prononce à cette occasion, à Alençon, un très bel éloge funèbre qui est imprimé avec d'autres épitaphes. Mais la première véritable biographie, d'ailleurs très courte, est celle de Brantôme.

Brantôme, ou plus exactement Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, 1540-1614, a fait une carrière à la fois militaire et politique : il a combattu en Italie, en Afrique du Nord, a pris part à la troisième guerre de religion, puis est devenu gentilhomme de la chambre. Tombé en disgrâce, il se retire dans ses terres du Périgord. En 1584 une chute de cheval le contraint à la retraite, et il occupe ses loisirs à raconter les événements auxquels il a été mêlé, et à décrire les personnages de la cour qu'il a connus, ou que ses parents ont connus. Nous conservons ses *Vies des hommes illustres et grands capitaines étrangers* ; *Vies des hommes illustres et grands capitaines français* ; *Vies des dames illustres* ; *Vies des dames galantes* ; *Discours sur les duels*. Ces ouvrages n'ont été publiés qu'après sa mort, c'est-à-dire au cours du XVII^e siècle. Brantôme est un chroniqueur au style agréable et vivant, qui possède l'art de conter. Mais il est peu fiable sur le plan historique, aime les anecdotes et les détails qui plaisent à la cour. Toutefois ses récits, même s'il faut les lire avec prudence, contiennent des éléments essentiels à la biographie de nombreux personnages. Mais en ce qui concerne Marguerite de Navarre, Brantôme a obtenu des renseignements de sa mère et de sa grand-mère qui étaient au service de la reine : sa grand-mère en particulier était

la sénéchale de Poitou, une de ses plus fidèles dames de compagnie, qui écrivait ce que lui dictait la reine dans sa voiture. Tout cela fait de Brantôme, en l'occurrence, une source essentielle pour notre sujet même s'il n'a connu la reine de Navarre que petit enfant, et reprend ce qui lui a été dit parfois longtemps après les faits.

Après lui, les biographes restent très rares jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Un regain d'intérêt pour cette auteure alors oubliée se fait jour : en 1873 Félix Frank réédite *Les Marguerites de la Marguerite des princesses* en quatre volumes avec introduction, glossaire et notes. Les dernières années du XIX^e sont marquées par divers travaux sur la reine de Navarre, ceux de H. de la Ferrière et Mary Darmstetter notamment, et surtout ceux d'Abel Lefranc qui retrouve et publie les *Dernières poésies* (1896) avant sa thèse sur *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance* (1914). Son élève Pierre Jourda publie en 1930 un ouvrage qui reste essentiel sur la vie et l'œuvre de la « perle des Valois », *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre*. Fruit de dix années de recherches, cette thèse fait minutieusement le tour de la question.

L'intérêt pour le personnage et l'écrivain se rallume au milieu du XX^e siècle avec le livre séduisant, contesté aujourd'hui mais toujours passionnant à lire de Lucien Febvre, *Autour de l'Heptaméron – Amour sacré et amour profane*, 1944. Au début des années 1950 paraissent les éditions critiques de plusieurs œuvres essentielles (poème, théâtre) par Robert Marichal et Verdun-Louis Saulnier, ainsi que le travail de Raymond Ritter sur *Les Solitudes de Marguerite de Navarre* (1953).

Les années 1980 voient un regain d'intérêt pour la reine de Navarre, et en particulier pour sa vie, avec des ouvrages qui mettent en avant tant les aspects littéraires que religieux. Citons les biographies de Nicole Toussaint du Wast (1976), Marie Cérati (1980), Jean-Luc Déjean (1987), à quoi il faut ajouter au cours des mêmes années les travaux sur les textes dus à Simone Glasson, Renja Salminen, Nicole Cazauran. La vie de Marguerite, les diverses facettes de son œuvre multiforme, sont désormais bien connues et accessibles.

Le côté littéraire de la vie de Marguerite nous est sans doute le plus familier. La sœur de François I^{er} appartient à la première Renaissance française. Née en 1492, année exceptionnelle s'il en fut, on peut dire qu'elle est parmi les plus jeunes de la génération des premiers humanistes non-Italiens. Rappelons que Lefèvre d'Étaples est venu au monde en 1450, Érasme entre 1466 et 1469, Budé en 1467, Copernic en 1473, Luther et Rabelais en 1483, Thomas More en 1478, Ulrich de Hutten en 1488. Sur le plan des idées, Marguerite a comme tous les humanistes une dette importante par rapport aux écrivains de l'Antiquité : Platon, Ovide en particulier. Sa dette est sans doute plus importante encore vis-à-vis des auteurs italiens, Dante, Boccace et surtout Pétrarque. Il reste à mesurer ce qu'a été cette dette par rapport aux œuvres et aux auteurs de langue française du Moyen Âge, et en particulier par rapport au *Roman de la Rose*, dont subsistent cent manuscrits en français qui attestent du succès littéraire de cette œuvre entre la fin du XIII^e siècle et la Renaissance. Si les écrits de Marsile Ficin et Pétrarque ont pu apporter à Marguerite les conceptions néo-platoniques, Guillaume de Machaut reprend les conventions du *Roman de la Rose* : rêve, personnages allégoriques, et transmet aux écrivains de la Renaissance ce qu'est l'« amour courtois » à travers ses « dits » et sa poésie lyrique. Alain Chartier (1385-1430) est mentionné dans l'*Heptaméron*. Il a directement influencé Marguerite, et était l'un des auteurs de langue française les plus connus aux XV^e et XVI^e siècles : Clément Marot faisait de lui un des plus grands poètes de l'amour, l'égal de Pétrarque. Plus difficiles à déterminer sont les influences spirituelles respectives de Christine de Pisan (1364-1430), elle aussi admirée par Marot, et de Charles I^{er} d'Orléans (1394-1465) grand-oncle de Marguerite qui se consacre à la littérature après 1448 et organise des tournois littéraires, auxquels a brièvement participé François Villon. Charles d'Orléans, grand poète lyrique, a écrit 102 ballades et 400 rondeaux que son épouse Marie de Clèves, poète également, fait transcrire et imprimer après son décès. Ces différents écrivains ont contribué à former la sensibilité et l'écriture de Marguerite. À l'époque de sa naissance, quelques années avant le XVI^e siècle, un groupe désigné sous l'appellation de « grands rhétoriciens » fait la transition entre Moyen Âge et Renaissance. Leur œuvre

littéraire est le plus souvent assez peu appréciée, mais ils contribuent à transmettre ou même à revitaliser la littérature médiévale. Plusieurs, parmi les Grands Rhétoriciens, sont proches de Marguerite, comme Octavien de Saint-Gelais. Leur influence n'a pas été négligeable.

Au-delà de la question des influences, que nous essaierons de préciser, il reste à peu près certain que Marguerite de Navarre n'a pas eu de maître véritable sur le plan littéraire, en-dehors de l'évêque Guillaume Briçonnet qui a été un bien piètre modèle. Elle a en revanche bénéficié de conseils et d'un entourage littéraire : Clément Marot surtout, Bonaventure des Périers ensuite, ont pu contribuer à améliorer son style et ses techniques.

L'aspect littéraire ne doit pas faire oublier l'aspect politique du personnage de Marguerite. Elle appartient à la dynastie des Valois et elle est, il semble superflu de le rappeler, la sœur aînée de François I^{er}, sœur que le roi aimait beaucoup et dont il appréciait les conseils. Il ne faut toutefois jamais oublier, et elle n'oublie jamais, qu'elle est de sang royal. En dépit de toutes les formes d'humilité chrétienne, qui ne sont aucunement entachées d'hypocrisie, Marguerite reste toujours une princesse, qui devient même reine au cours de sa vie, et conserve les habitudes et les conceptions qui sont celles de la haute aristocratie de son époque. Dans son œuvre : poésie, théâtre, nouvelles de l'*Heptaméron*, n'apparaissent guère que des personnages de la grande noblesse, accompagnés bien sûr de leurs domestiques. On rencontre parfois quelques bourgeois, très rarement un paysan ou des gens « mécaniques ». Le lecteur contemporain est même surpris de constater, dans l'*Heptaméron*, comment cette grande humaniste parle de la mort de plusieurs domestiques emportés par la furie des gaves. Dame Oisille (il s'agit en fait de Louise de Savoie, la mère de Marguerite) doit gagner à pied l'abbaye de Serrance « ... mais la pitié fut que la plupart de ses gens et chevaux demeurèrent morts par les chemins, et arriva à Serrance avec un homme et une femme seulement ». L'une de ses dames de compagnie, Ennasuite, « tout en riant », répond à Longarine attristée : « Chacune n'a pas perdu son mari comme vous, et pour perte des serviteurs ne se faut désespérer, car l'on en recouvre assez ». Les serviteurs défunts se remplacent donc facilement.

Cet état d'esprit, celui de la haute aristocratie de son temps, n'a pas empêché Marguerite de multiplier les dons, aux écrivains en difficulté mais aussi en direction des pauvres dont on elle estimait, en tant que duchesse d'Alençon puis reine de Navarre, avoir la charge morale. Les orphelins bénéficieront aussi de ses largesses. La sœur de François I^{er} a des qualités indéniables, et peut-être plus que son frère, de responsable politique. Elle aime beaucoup ce que l'on appellerait aujourd'hui les relations internationales, et elle a joué un rôle actif dans la diplomatie de son temps, à une époque où les missions dans ce domaine sont données par le souverain. Comme on peut le lire parfois, Marguerite a fait office, certes, de diplomate « officieux », mais guère plus officieux en fin de compte que les ambassadeurs officiels. Définitivement installée en Navarre au cours des années 1540, elle contribue au développement de ce petit État et à son indépendance relative, tout en s'efforçant de lui éviter la guerre que les manœuvres de Henri d'Albret lui auraient immanquablement apportée.

Mais les capacités d'action de Marguerite restent limitées, car elle est une femme et ne peut prétendre à la même liberté d'initiative que les hommes qui l'entourent. Ceux-là même qui ont le plus tendance à contrecarrer ses projets les plus audacieux sont les plus proches : son mari, Henri d'Albret ; et son frère, le roi de France. Tous deux, d'ailleurs, prétendent l'aimer, et finiront par l'étouffer et la décevoir.

De nombreux auteurs ont parlé de féminisme à propos de Marguerite de Navarre, faisant remarquer en même temps que le terme est anachronique, voire incongru, lorsqu'il est question du XVI^e siècle. Nous verrons pourtant que certaines de ses réflexions ne sont pas si éloignées des idées que l'on rencontre en Histoire contemporaine, et jusqu'à nos jours. Au-delà des ambiguïtés et des querelles de vocabulaire, la reine de Navarre a contribué à faire progresser l'idée d'égalité entre les femmes et les hommes, l'idée aussi qu'il n'y a pas de différences morales ou intellectuelles liées à la « nature » de la femme. C'était, au XVI^e siècle du moins, une idée novatrice.

Mais au début du XVI^e siècle l'ensemble de ces conceptions sur l'écriture, la place des femmes dans la société, le statut des rois et des États est dominé par la réforme de l'Église, grande affaire à laquelle les prélats, les religieux en général, les humanistes, les souverains proposent tous une solution. Tout au long de sa vie, Marguerite nous apparaît orientée vers les différents aspects de la religion : le dogme, la prière, les multiples aspects de la charité dans ses relations avec les autres. À tel point que certains biographes ont retenu chez elle l'aspect religieux en priorité, et ont cherché à savoir dans quelle mesure elle était acquise à la Réforme proprement dite, ce qui est « luthérien » dans ses écrits, ce qui reste « catholique » dans ses attitudes quotidiennes. Cette recherche est assez vaine, concernant une époque où Luther et Calvin sont vivants (Luther a dix ans de plus que Marguerite, Calvin dix-sept ans de moins), où leurs positions religieuses continuent à évoluer ainsi que celles de leurs disciples et où les diverses confessions ne sont pas fixées. Le temps de Marguerite de Navarre n'est pas celui de sa fille, Jeanne d'Albret. En outre Marguerite est la sœur d'un roi qui ne prend pas parti pour la Réforme, même si c'est après un temps d'hésitation. Cela ne signifie pas que Marguerite conserve la fidélité à Rome parce qu'elle y est obligée. Elle adhère, comme d'autres humanistes célèbres, à un certain nombre de pratiques et traditions qu'elle ressent peut-être comme indispensables. Il nous faudra approfondir ces aspects. Il n'en reste pas moins que sa petite capitale de Nérac fait figure de son vivant de refuge pour tous ceux qui se sentent persécutés à Paris, et après sa mort de bastion protestant.

Et surtout, évitons de réduire Marguerite de Navarre aux aspects religieux de sa personnalité. Ces aspects sont intimement liés à la société de l'époque, et imprègnent par conséquent chaque vie du XVI^e siècle. Mais la personnalité de Marguerite dépasse de beaucoup ces questions de définition : femme d'État, femme de lettres, femme de cœur aussi, elle a rayonné sur l'épanouissement de la Renaissance en France, dans ses aspects multiples.

CHAPITRE 1

MARGUERITE, L'ÉCRITURE ET LA RELIGION

LA NAISSANCE D'UNE PRINCESSE ET SON ÉDUCATION

C'est le 11 avril 1492, dans la tour dite « Marguerite » du château d'Angoulême, que naît l'un des grands écrivains de la Renaissance française. Le baptême sera célébré dans la chapelle du château, où l'enfant, une fille, est appelée par sa mère Marguerite, du grec *Margaritès*, « perle », car durant sa grossesse la mère aurait avalé une perle alors qu'elle mangeait des huîtres ; c'est du moins ce que nous dit Brantôme, qui lui consacre quelques pages de ses *Dames illustres*. Le même Brantôme ajoute ces lignes pour les lecteurs d'aujourd'hui assez surprenantes : « Elle naquit sous le dixième degré d'Aquarius, alors que Saturne se séparait de Vénus par quaterne aspect, le 10 d'avril 1492, à dix heures du soir, au château d'Angoulême ; et fut conçue l'an 1491, à dix heures avant midi et dix-sept minutes, le 11 de juillet. Les bons astrosites pourront là-dessus en faire quelque composition ».

Brantôme a entendu raconter tout cela par sa mère ou sa grand-mère, et de mémoire le transmet au lecteur. Mais que savons-nous exactement des débuts de la vie de Marguerite d'Angoulême ?

Les origines

Louise de Savoie, mère de Marguerite, est une femme cultivée et attentive au développement et à l'éducation de ses enfants. C'est même pour elle un véritable idéal, résumé dans sa devise latine *Libris et liberis*, que l'on pourrait traduire « Pour mes livres et mes enfants ». Née en 1476 Louise est la fille du duc de Savoie Philippe et de Marguerite de Bourbon. Elle a été confiée après la mort de sa mère à la fille de Louis XI, Anne de Beaujeu, devenue régente du royaume de France après 1483. Dès l'âge de douze ans Louise s'était vue obligée d'épouser le comte d'Angoulême Charles d'Orléans, le père de Marguerite. Le mariage a lieu en 1488 ; quatre ans plus tard naît Marguerite, au château d'Angoulême comme nous le dit Brantôme.

Il est lui-même le neveu de Charles I^{er} d'Orléans (1394-1465), duc d'Orléans et de Valois, surtout connu aujourd'hui pour son œuvre poétique dont une grande partie a été écrite lors de sa longue captivité en Angleterre. Ce prince-poète était le frère du roi Charles VI et le fils de Valentine Visconti qui descend elle-même des ducs de Milan. Charles d'Orléans, appartenant à la branche royale des Valois, a été aussi le père de Louis XII, qui règne de 1498 à 1515. Son neveu, le père de Marguerite, est lui aussi un prince cultivé et ami des livres, sans avoir les qualités littéraires de son oncle. Il est rattaché par son père Jean aux Valois d'Angoulême ; le comté d'Angoulême, détenu depuis le X^e siècle par les Taillefer, puis les Lusignan, est revenu à la Couronne de France au cours du XIV^e siècle. Il a été donné à Louis d'Orléans en 1394, puis transmis au grand-père de Marguerite, Jean d'Orléans (1404-1467). Jean d'Orléans devenu Comte d'Angoulême avait été livré aux Anglais par son propre frère Charles. Il était resté en Angleterre durant trente-deux ans, aux termes desquels sa rançon a été payée, mais durant toutes ces années il s'était tourné vers la théologie, lisant entre autres les *Consolations* de Boèce. C'est le « bon comte » Jean